

SKIEURS D'AUTREFOIS



Photo J. Golay

Il y a environ soixante ans, apparut à la Vallée la première paire de skis. Son possesseur, tout à fait novice dans ce sport, ne sut pas se servir de ces engins et, dégoûté de son expérience, les relégua dans le coin le plus sombre de son grenier. Il fallut attendre l'arrivée, quelques années plus tard, du professeur E. Fankauser, alpiniste et skieur passionné, pour démontrer l'utilité et l'agrément du ski dans le tourisme hivernal. Quantité de jeunes et moins jeunes — je n'ose pas dire de vieux ! — s'équipèrent pour ce sport nouveau. C'était bien simple à ce moment. Une paire de skis, un long bambou, presque une canne à pêche, et c'était tout. Pas question de costume spécial ! Les souliers ? Les montures de jonc — on ne parlait pas de fixations — recevaient tant bien que mal, plu-

tôt mal que bien, n'importe quels souliers et voilà notre futur skieur prêt à... non pas s'exercer sur les pentes proches des villages, mais bien à entreprendre une longue randonnée dans la montagne. La chaîne du Mont Tendre, ses sommets dénudés, ses longues combes attiraient invinciblement et personne n'aurait eu l'idée que c'était un peu beaucoup pour une première sortie.

Partis de bonne heure, les skieurs novices progressaient lentement, péniblement : on glisse en arrière, on chute... et l'on repart, malgré tout. Aussi l'arrivée au chalet est-elle la bien venue, malgré son confort tout relatif. Chacun trouvait tout naturel d'avoir le visage rôti par le feu du foyer, tandis que l'on frissonnait au dos ! Malgré tout, on ne s'éternise pas au chalet. Les plus hardis montent sur le sommet voisin, d'autres se préparent à la descente. Certains, dont les ans ont emporté la souplesse et la témérité, ne songent pas sans angoisse aux accidents du terrain, aux pentes abruptes, aux « menées » traîtresses surgissant brusquement. Alors, dans la crainte, on employait une méthode de descente toute spéciale : crispés à deux mains sur le long bâton, aveuglés par le tourbillon de neige soulevé, on se laissait bientôt doucement tomber dans la neige molle, sans trop de secousses. Ainsi, d'étape en étape, on arrivait dans le fond de la vallée, sans mal ni dommage, mais blanc de la tête aux pieds.

Les villages d'outre-Risoud avaient aussi leurs fidèles. Les pentes moins rudes, la perspective d'un bon dîner consommé dans une salle bien chauffée

attiraient pas mal de skieurs. Mais il y avait aussi la longue remontée, quelquefois tard dans l'après-midi. La descente du Risoud dans l'obscurité naissante n'offrait pas grand plaisir à des personnes lassées par une longue course.

Une de ces courses outre-Risoud est restée longtemps dans le souvenir de nombreuses personnes. Au risque d'être prolix, je la raconte ici :

Quelques skieurs, plus touristes que skieurs, ont décidé d'aller à ski à Mouthe. Au dernier moment, un camarade se joint à eux, un colosse de 120 kg. chaussant des lattes pour la première fois.

La montée se fait sans peine ; chemin battu par les plots, on porte ou traîne les skis. Sur le versant français, neige merveilleuse, givre sur neige poudreuse profonde. Notre poids lourd, apprenti skieur, ne tarde pas à mordre la poussière... de neige. Le malheureux ! impossible de se sortir de son entonnoir par ses propres moyens. Il fallut l'aide de deux de ses camarades. Un... deux... trois... hop ! et le voilà debout, un peu vacillant et prêt à chuter de nouveau, ce qui ne tarda guère. Nouveaux efforts des bons samaritains ; nouvelles chutes — on riait moins qu'au début. De chute en chute, d'entonnoir en entonnoir, notre homme atteignit tout de même Mouthe. Sa descente mouvementée ne l'empêcha pas de faire honneur au bon dîner français avec un appétit splendide.

Cependant il ne jugea pas à propos de regagner sa vallée par ses propres moyens ; il s'achemina, par traîneau, jusqu'aux Hôpitaux et, de là, regagna ses pénates par chemin de fer.

Ses compagnons entreprirent la longue et pénible montée jusqu'à la frontière. Malgré de nombreuses chutes dues à la fatigue, au chemin battu rendu fort glissant par le froid, ils atteignirent le Solliat sans encombre. Contents de leurs prouesses, nos skieurs allèrent se réconforter au « Café chez David ». On dit même que l'un d'eux chanta une chanson bien connue en changeant légèrement les paroles : « On est vanné, mais ça ne fait rien, on s'est bien amusé tout de même ! »

Un vieux... skieur, P. P.